



SE CACHER
SOUS UN
ROCHER

Slash Universe

Slash Universe, par Marie Bechetoille

Esthétiques de l'usage, usages de l'esthétique: premier mouvement, l'artifice, par Céline Poulin

Entretien avec Dana Michel et Yoan Sorin, par Marie Bechetoille

Plan évolutif de l'exposition au 09.10.19

Biographies

Rendez-vous

Don't be a stranger!, Antoine Medes et Louise Aleksiejew

L'ABCC du CACB, par Charles Mazé & Coline Sunier

Colophon

Informations pratiques

Slash Universe

Dana Michel et Yoan Sorin se sont rencontrés il y a une dizaine d'années à Montréal—début d'une relation autant artistique qu'amicale. Ils ont chacun suivi des parcours non linéaires, pratiqué des sports de haut niveau et se retrouvent autour de nombreuses références. Ils ont trouvé dans la performance un moyen de sentir, provoquer et partager des émotions en y intégrant leurs vécus. Dans ses spectacles, la chorégraphe Dana Michel convoque sur scène de multiples identités incarnant les connexions entre fragilité et violence, vulnérabilité et auto-dérision, grotesque et sublime. En fonction des contextes, Yoan Sorin mixe et détourne des codes artistiques et culturels, à travers le dessin, l'installation, la peinture et la performance. Son rôle de conseiller artistique auprès de Dana Michel est une manière pour tous deux de se donner rendez-vous et de continuer leur discussion. Leurs histoires familiales les relient aux îles caribéennes, ils créent des cartographies éclectiques, polysémiques, floues, qui ne se laissent ni définir, ni situer. La présence d'éléments autobiographiques est l'occasion de déjouer les projections et de déployer des possibles. Le corps met en mouvement des récits personnels et des gestes quotidiens, pour dire les marges, les enjeux de pouvoir et les relations aux autres. En renversant les hiérarchies établies, l'étrange s'allie à l'intime.

Au CAC Brétigny, Dana Michel et Yoan Sorin sont invités pour la première fois à travailler en duo leurs réflexions et leurs envies sous la forme de l'exposition, en proposant des assemblages, des déambulations et des échappées. En collaboration avec le designer Romain Guillet, l'espace du centre d'art est repensé en terrain d'expérimentation, modulable et évolutif. Au début, au milieu et à la fin du projet, des performances réactivent l'installation. Les œuvres sont à la fois des sculptures, des peintures, des accessoires, des décors, des socles, des assises. Elles se cachent derrière des masques et se découvrent pour resurgir transformées. Ces allers-retours permettent à chaque visiteur d'imaginer une narration subjective et intuitive. L'exposition «Slash Universe» est un environnement dans lequel rien n'est figé pour faire place à l'improvisation. Elle raconte une amitié, une correspondance ouverte entre deux artistes qui prennent plaisir à produire ensemble. Progressivement se dessine un lieu où l'on change sans cesse de direction, où l'ennui n'est jamais une mauvaise expérience, où l'échec est un rebond, où l'on détourne les attentes, où tout reste à inventer.

Marie Bechetoille

Esthétiques de l'usage, usages de l'esthétique: premier mouvement, l'artifice

Après avoir été pris comme point d'achoppement durant deux ans, l'altérisme est devenu une méthodologie que nous utilisons dans chacun de nos projets travaillant toujours à la frontière de plusieurs disciplines, champs, registres, cultures, subjectivités. Aujourd'hui, nous traçons au CAC un nouveau fil que nous suivrons pour chacun des projets, au croisement de réflexions sur les enjeux de l'art aujourd'hui et sur les usages du centre d'art à l'endroit précis où il se situe. Pour plusieurs années, nous réfléchissons aux esthétiques de l'usage et aux usages de l'esthétique. Alors que se pose la question des responsabilités sociétales des centres d'art et de leur rôle dans la cité, il semble important d'étudier les connexions entre les formes et les usages qu'elles produisent, et inversement. Le CAC Brétigny s'associe ainsi à des artistes, des chercheurs, des commissaires, des amateurs pour y réfléchir. L'outil et les avancées technologiques, mais aussi la culture au sens large, sont au centre d'une pensée de nos pratiques et de la place de l'art que ce soit dans les coutumes, au travail ou dans la vie quotidienne. Et le premier mouvement d'«Esthétiques de l'usage, usages de l'esthétique» se tournera vers l'artifice.

L'artifice est souvent opposé à la nature, alors qu'il est au contraire partie intégrante de la réalité: «Chanter le monde, c'est chanter son artifice [...]; renoncer à l'artifice c'est quitter l'existence et mourir» écrit Clément Rosset. En effet, les lois dites naturelles vont être utilisées pour légitimer des principes idéologiques, convoquées pour naturaliser des singularités pourtant culturelles ou encore appuyer des rapports de force et rejeter l'altérité et la différence. Prôner l'artifice consisterait ainsi à considérer tous les aspects de la réalité, qui peut sembler bizarre, voire irrationnelle, plutôt que de la circonscrire dans une conception limitée et souvent moraliste. Selon Clément Rosset toujours, «[o]n peut ainsi distinguer entre trois grandes manières, pour un artiste, de pratiquer l'artifice: selon qu'il se veut artificiel par dégoût devant une nature considérée comme décevante (pratique naturaliste), par nostalgie d'une nature absente (pratique quasi artificialiste), ou par plaisir devant l'absence de nature (pratique artificialiste) [...]. À travers les différentes pratiques de l'artifice, c'est la réalité en général qui apparaît comme déniée, tolérée, assumée.»

Nous nous intéresserons donc particulièrement aux pratiques artistiques qui célèbrent ou réfléchissent l'artificialité du monde. Nous supposons que l'usage de l'art (décorer un espace, créer des vêtements, mettre en lumière une situation sociale, expérimenter des matériaux, produire de nouveaux récits, etc.), va permettre de rendre visible cette part d'artifice indissociable de la réalité. Laurent de Sutter, dans «Vie et mort des super-héros» sur l'Iron Man de Jon Favreau, écrivait justement que «[l]'histoire de la pensée occidentale est en effet l'histoire de l'être en tant que celui-ci peut être présenté comme pauvre: l'être est ce qui reste lorsque les accessoires qui le dissimulent ou le prolongent lui sont ôtés: l'être est nudité. Ce que l'attitude de poseur de Stark révélait, c'était qu'il s'agissait là d'une erreur: s'il y a de l'être, celui-ci n'existe que dans les accessoires qui l'équipent, qui le supplémentent, qui l'augmentent, et sans lequel il n'est rien.» Pas d'être sans accessoire, pas d'usage sans esthétique, pas d'identité sans costume.

La pratique curatoriale de Marie Bechetoille, invitée au CAC Brétigny pour l'exposition d'ouverture du cycle, résonne avec ces questions. De l'exposition «Les Innommables grotesques» en 2012 à Fanfiction 93, ses projets reflètent entre autre une pensée féministe intersectionnelle précisément située dans les lieux qu'elle et son équipe artistique viennent habiter. En effet, la curatrice rassemble des artistes, chorégraphes, auteurs, graphistes ou scénographes et tisse avec eux des projets collectifs toujours marqués par une dynamique de conversation et d'échanges. Quand j'ai invité Marie Bechetoille à proposer une exposition au CAC Brétigny et que je lui ai transmis ces extraits de textes et ces réflexions, elle a immédiatement pensé au duo Dana Michel et Yoan Sorin, dont elle suit la pratique depuis plusieurs années, et à créer l'interaction avec l'espace du CAC, en compagnie du designer Romain Guillet.

Le titre de l'exposition est inspiré, entre autres, de *Steven Universe*, un dessin animé créé par Rebecca Sugar, et qui renvoie bien à cette logique de travail, à cette imbrication des identités par la rencontre, où chacun se transforme et se nourrit des autres, dans un délire coloré, un arc-en-ciel incarné.

Céline Poulin
Directrice du CAC Brétigny

Ⓐ Dana Michel & Yoan Sorin

Marie Bechetoille: Dana et Yoan, comment a eu lieu votre rencontre?

Dana Michel: C'était en 2007 à Montréal. J'y vivais déjà et Yoan y faisait ses études. Nous avions une amie en commun...

Yoan Sorin: On s'est rapidement rendu compte qu'on aimait les mêmes choses, qu'on se retrouvait autour de nos histoires personnelles, nos goûts musicaux et notre plaisir de danser. Un événement nous a énormément rapproché-e-s quand j'étais à Montréal. C'est une longue histoire mais je me suis fait arrêter à tort et Dana m'a aidé à sortir de prison... Cela a ensuite provoqué pour moi un changement radical de vie car je pensais m'installer au Canada et j'ai dû partir précipitamment... Après mon départ, nous avons instauré une relation à distance. On se voyait peu mais on échangeait sur nos pratiques qui évoluaient et sur notre manière d'arriver dans l'art plutôt par des chemins annexes et non linéaires. On avait chacun-e une pratique intensive du sport, moi du basket, de la boxe et du baseball, elle de l'athlétisme et du football à haut niveau. Ce qu'on cherchait dans le sport, on l'a retrouvé dans la performance et la danse, dans cette possibilité de donner des émotions à travers notre corps, quelque chose de plus sensitif qui n'est pas lié à la parole ou à la production. L'envie de se mettre dans un état de transe jusqu'à l'épuisement est une manière de sortir de soi.

D.M. Yoan et moi avons en effet cette passion commune pour le sport. Je partage avec lui ce sentiment du challenge que je trouve intéressant dans la performance. On a besoin d'un certain niveau d'effort pour accéder à un certain niveau d'honnêteté.

M.B. Yoan, quand as-tu commencé à travailler avec Dana?

Y.S. En 2013, au début de la tournée de son spectacle *Yellow Towel*, on lui a proposé une bourse pour collaborer avec un plasticien. Elle a permis de concrétiser notre envie de travailler ensemble sur une création qui est devenue *Mercurial George*¹ dont la tournée a démarré en 2016.

M.B. Quel est ton rôle dans cette collaboration?

Y.S. On a du mal à définir mon rôle: dramaturge, conseiller artistique et dernièrement «élan artistique». Tout comme pour Peter James, un autre collaborateur récurrent de Dana. On est tous les deux comme des «activateurs»... En fait, c'est un accompagnement au quotidien. On passe les temps de résidences à être le plus collé-e-s possible avec Dana. Les zones de travail et de repos sont poreuses... On échange nos références, on se montre ce qu'on a vu d'intéressant, tout un catalogue d'inspiration, de sons, de textes et de dessins. On travaille un peu de la même manière: on accumule énormément de matériel qu'on abandonne ensuite sans privilégier ce qui paraît être une bonne idée ou pas, mais pour que cela fonctionne dans l'ensemble.

M.B. On sent aussi que l'humour vous relie, qu'il fait partie intégrante de vos pratiques, de votre collaboration et de votre amitié...

Y.S. On a un regard plein d'autodérision. On aime insérer des *private jokes* dans un travail sérieux, les blagues les plus absurdes possibles. Certaines actions passent inaperçues aux yeux du public... Par exemple lorsque Dana va mimer de rebondir sur une mousse

qui ne rebondit pas... Ou lorsque je vais dissimuler des objets pour les utiliser ensuite. Ce sont des moyens de se sentir bien dans nos performances. Ces gestes comiques, on aime les étirer au maximum jusqu'à ce que le mouvement ne soit plus forcément drôle mais nous aide pour rentrer dans un état de rire intérieur.

D.M. Dans mon travail, la relation à l'humour est fondamentale. La plupart des choix que je fais, les matériaux que j'utilise, ma manière d'être, les questions que je convoque et la façon dont je les pose sur la scène avec mon corps, sont très souvent—sinon toujours—liés à la comédie et à son histoire, aux techniques du *stand-up*. Yoan et moi on rigole tout le temps ensemble, cela nous relie.

Ⓐ Slash & Steven Universe

M.B. Yoan, peux-tu raconter d'où vient le titre de l'exposition «Slash Universe»?

Y.S. C'est un mélange de deux références. Tout d'abord, *Slash* c'est le guitariste de *Guns N' Roses*, un groupe qu'on a écouté enfants Dana et moi. Ce musicien est une figure importante, une icône africaine-américaine à laquelle on pouvait s'identifier en dehors du sport ou du rap. Et puis l'autre référence c'est *Steven Universe*, un dessin animé que Dana m'a fait découvrir et qu'on adore. Accessoirement le personnage principal me ressemble physiquement! (rires) Même si c'est un dessin animé avec le côté mignon, la justesse des thématiques provoque des discussions plus profondes. Cette volonté de fusionner les deux en «Slash Universe», c'est à l'image de notre manière de travailler, de faire des mélanges à la façon des *milk shakes* aux différentes saveurs.

M.B. Quels sont les enjeux pour vous de passer d'un travail en duo pour l'espace scénique—*black box*—à celui de l'espace d'exposition—*white cube*—pour ce projet?

Y.S. Ce qui est intéressant pour nous c'est de pouvoir renverser les univers. Nous avons travaillé avec Dana sur des formes liées aux spectacles et à la danse contemporaine même si on y utilise des objets, des accessoires, voire des installations. Toutefois, ce sont des éléments éphémères, rapidement activés par le corps alors qu'avec la temporalité de l'exposition, un temps d'observation, de contemplation existe sans la présence des corps et met l'accent sur les objets. C'est évidemment important pour moi en tant qu'artiste mais également pour Dana car les assemblages et les couleurs font également partie de sa pratique.

D.M. Quand Yoan m'a parlé du projet, j'ai tout de suite dit oui. Pour moi c'est avant tout une collaboration avec Yoan et ça pourrait être dans un *white cube*, dans une poubelle ou dans un avion! (rires) Quand j'ai la chance de pouvoir travailler avec Yoan sur un projet, ma réponse va toujours être oui... Après c'est sûr que certains aspects du *white cube* m'attirent beaucoup car c'est un espace plus libre par sa temporalité, par la manière dont les gens interagissent par leurs corps avec les œuvres. Je pense que cette formalité permet de créer de la liberté.

M.B. L'exposition est construite autour de trois performances, au début ☺☺, au milieu ☺ et à la fin ☺☺. Quel rôle ont ces performances?

Y.S. Chaque performance vient réactiver et réévaluer l'espace. C'est comme refaire un montage d'exposition sauf que c'est performé. Elles viennent déstructurer un espace donné, désacraliser les pièces. Elles deviennent des accessoires puis redeviennent potentiellement des œuvres. Des échanges sont constants entre différents états sans qu'ils ne soient jamais définis. C'est à chaque fois la fin d'un état et le début d'un autre, en continu.

D.M. C'est un projet qui est beaucoup plus mené par Yoan. Le rythme installé est différent de celui que nous avons habituellement. Nous avons deux manières opposées de gérer la temporalité. Je ne fais aucune projection sur ce qui va se passer dans une performance. Je ne peux pas faire un *statement*, une annonce sur ce que je vais proposer. Yoan a un rapport plus physique à l'espace...

M.B. Yoan, comment souhaites-tu travailler avec les élèves du lycée Jean-Pierre Timbaud avec qui tu réalises une série d'ateliers?

Y.S. Ce projet intègre un travail de partition de performances. Dana travaille à partir de textes poétiques et moi à partir de dessins désignant des actions. Un morceau de la partition de «Slash Universe» est visible dans la communication de l'exposition en dialogue avec les designers graphiques Coline Sunier & Charles Mazé en résidence au CAC Brétigny. Mes dessins ont été repris sur les cartons d'invitation et seront les points de départ d'une performance filmée. Les lycéen-ne-s vont tout d'abord concevoir des costumes autour des représentations de soi, de la notion d'autoportrait. Ensuite, la performance aura lieu en extérieur selon une chorégraphie de groupe dans l'idée des *marching band*, les défilés universitaires nord-américains... Le lycée est à cinquante mètres du centre d'art, c'est un passage quotidien. La performance rejouera cette déambulation collective.

M.B. L'exposition «Slash Universe» présente à la fois des sculptures, des peintures ②, des vidéos, des pièces sonores, du mobilier...

Y.S. Les sculptures sont issues de la culture du carnaval. Elles sont en papier mâché avec des matériaux qui ne sont pas très lourds, peu coûteux et qui permettent une rapidité d'exécution ⑤⑩. C'est toute une iconographie commune entre Dana et moi que je convoque. J'ai choisi des formes et des objets qui auraient pu aussi bien être dans une de mes expositions que dans des performances de Dana. Ces objets sont disproportionnés par rapport à leur taille initiale et représentent de la nourriture, des jeux ou des outils du quotidien ④. Par exemple un gros *donuts*, une guitare électrique, un marteau ⑤... Des objets banals mais qui ont du sens pour Dana et moi. Ils peuvent être inactifs ou activés ①. L'envie est de provoquer des points de rencontre, des contours et des frontières.

M.B. La fresque ③ que tu es en train de peindre sur les murs du CAC Brétigny rappelle justement une cartographie...

Y.S. Cette grande fresque mêle la peinture de décor qu'on retrouve dans le fond d'une scène et mon propre travail pictural. On peut y voir des îlots, un archipel... Les formes semi-abstraites évoquent des représentations connues sans que cela soit possible de les distinguer clairement avec quelques effets de paréidolie...

M.B. Peux-tu parler des assises qui prendront la forme de grandes briques de jus de fruits ou de lait ⑥⑪?

Y.S. On retrouve avec ces assises des références communes à la fois de notre vie et de notre travail. Elles sont liées à des souvenirs d'enfance, aux goûters et aussi à quelque chose de potache et d'absurde dans le fait de vouloir s'asseoir sur une brique de jus de pomme ⑫ devenue géante. Comme dans un parc d'attractions où l'on fait du manège dans une gigantesque tasse de thé... Ces sculptures ont avant tout une fonction de mobilier mais sont habillées d'une autre manière ④, elles fonctionnent donc à l'inverse des sculptures en papier mâché ⑨.

M.B. J'ai invité le designer Romain Guillet à concevoir une scénographie pour cette exposition. Je trouve intéressant que l'espace du CAC Brétigny soit modifié, modulé, pour permettre une nouvelle mise en espace et par conséquent une appréhension différente du lieu. Comment voyez-vous cette collaboration?

D.M. Lors de notre première réunion avec Romain, Yoan et toi, j'ai eu une bonne impression. C'est une proposition excitante de travailler avec lui. J'ai senti que les choses pouvaient être flexibles, ce qui correspond à ma manière de travailler. J'ai besoin de liberté, de souplesse pour pouvoir expérimenter... Je ne collabore pas avec beaucoup de monde pour cette raison. Pour moi le plus important c'est la malléabilité, par exemple de pouvoir dire un mot et d'avoir quelque chose de simple en retour. Romain m'a donné l'impression que c'était possible. Et puis j'ai surtout une totale confiance en Yoan et en ses choix quand il est dans l'espace d'exposition. Je ne peux pas être présente à cause de la distance, alors on discute ensemble des émotions que nous voulons partager. Il prend comme point de départ des désirs, des rêves que nous avons pour des prochaines performances ou expositions. S'il me demande des choses, je lui réponds, et puis il le retraduit. C'est une collaboration qui est déséquilibrée car je suis en tournée actuellement. Si j'étais sur place le travail serait différent mais j'ai totalement confiance.

Y.S. Romain met en place un terrain d'expérimentation. Tout d'abord par l'environnement qu'il crée avec des tissus translucides qui vont venir envelopper le centre d'art depuis l'intérieur. On aura l'impression d'être embrassé par une structure, comme lorsqu'on se cache sous une couette. Cette idée de se recentrer, se rassembler vers le milieu de l'espace d'exposition... Les contours flous à l'inverse des parois dures accentuent des zones de partages, des territoires qui débute, se terminent, se mélangent... Concernant la fabrication même des pièces, c'est très intéressant d'avoir l'expertise et l'avis d'un designer pour avoir un éventail encore plus large de possibilités ④. Il voit rapidement en fonction de nos envies quels matériaux choisir.

M.B. En effet, la scénographie avec ses jeux de tensions et de transparences recrée un nouveau *white cube* qui se serait détendu, assoupli voire assoupi... Cela pourrait aussi évoquer la chrysalide d'un papillon...

Y.S. Oui, il y a cette idée de métamorphose ③. Ce n'est pas complètement l'un-e ou l'autre... Dans *Les Aventures d'Alice au pays des merveilles* de Lewis Carroll, je me souviens de ce passage où Alice rencontre la chenille pour la première fois. Elle vient de se transformer de très très grande à très très petite en proportion des objets autour d'elle. Elle ne se sent pas très bien et elle dit à la chenille: «toi aussi tu verras quand tu te métamorphoseras» ⑬ alors que celle-ci n'a pas encore compris qu'elle allait se transformer en papillon...

© Banals & familiers

M.B. Vous partagez Dana et Yoan des racines caribéennes et insulaires par vos familles respectives. Vous l'évoquez dans vos pièces plus ou moins directement...

Y.S. Pour moi il s'agit de la Martinique et pour Dana de Sainte-Lucie. On a vécu tous les deux ces territoires à travers nos parents. C'est quelque chose qu'on nous renvoie mais qu'on connaît partiellement en fait car on y a été uniquement en vacances. Après, certaines mythologies familiales sont parfois de l'ordre du fantasme... Pourtant on ressent un fort attachement. Ce sont des territoires suffisamment complexes, aux multiples influences qui créent presque une autre identité quand on est des descendant-e-s. Dana a vécu à Ottawa et moi à Cholet. Elle est noire et je suis métisse. Quand je vivais en Espagne on me prenait pour un Gitan ou un Marocain, en Turquie pour un Grec ou un Syrien,

en Grèce pour un Albanais ou un Turc. Au final, c'est être l'autre qui n'est pas inclus dans la société. Cela me touche beaucoup et Dana aussi. Elle en parle notamment dans sa première pièce *Yellow Towel* où elle raconte qu'elle se mettait une serviette jaune sur ses cheveux pour être comme ses copines. Et en même temps on n'a pas envie d'en parler tout le temps.

D.M. Je travaille surtout avec le sujet dont je peux parler le plus, c'est-à-dire moi-même! Si je communique avec les autres, je me sens vraiment plus à l'aise de le faire sur ce que je connais bien. Donc nécessairement une grande partie de ma composition est liée aux lieux d'où je viens et d'où ma famille vient, quelles formes nos vies ont prises à cause de ces endroits. Les îles sont toujours présentes en moi mais ne sont pas nécessairement au cœur dans mon travail. Elles peuvent rejaillir de temps à autre. En fonction des contextes, elles sont plus ou moins présentes pour moi dans l'exploration de ma pratique.

M.B. Yoan, tu évoquais la représentation d'objets banals et familiers dans l'exposition sous la forme des sculptures, des accessoires ou des assises. Quelle est ta relation aux objets?

Y.S. Dans les objets que je crée ou assemble 🍷, il est souvent question de la pacotille, de donner de la valeur à un objet qui n'en a pas. Ce terme de pacotille est historiquement lié aux marins, au commerce triangulaire, ce sont des marchandises sans valeur qui étaient utilisées pour les échanger avec des esclaves... J'ai récupéré des objets de ma famille qui sont sans valeur mais on les considère précieux. Ils ont beaucoup voyagé et n'ont plus d'origine. Ce sont des collages, des assemblages que je reproduis à mon tour. Par exemple, une cuillère en bois sculpté manufacturée en Chine, des statuette africaines, des petits animaux antillais qui appartenaient à mon grand-père martiniquais. En fait, c'est surtout le transfert autour de ces objets, la charge émotionnelle qui est importante, plus que leur valeur ou leur utilité.

M.B. Ces objets poursuivent cette réflexion autour de l'autofiction... Progressivement des références se rencontrent et s'imbriquent au sein même du processus de construction de l'exposition...

Y.S. Tout commence à faire sens dans ce projet. Dana me disait tout à l'heure: *«I trust chance more than concrete— Je crois plus dans l'intuition que dans le tangible.»* C'est le fait d'avoir confiance en le fait même de croire. Les choses deviennent de plus en plus lisibles avec le temps alors qu'on peut se dire que c'était déjà là. Les formes sont liées à nos expériences personnelles. On redécouvre mais on n'invente rien...

© Laitue, tomate, oignon & huile d'olive

M.B. Ce que je trouve passionnant en tant que spectatrice, c'est que même lorsqu'on connaît les points de départ de vos projets, vous déjouez sans cesse les attentes. Grâce aux jeux de décalages, boitements et rebondissements, on se demande ce qui va se passer jusqu'au dernier moment...

Y.S. C'est l'adjectif «vivant» qui me semble le plus juste. C'est aussi de ne pas prendre l'échec et la déception comme quelque chose de mauvais dans la création. Provoquer de la déception, ce n'est jamais problématique. En réalité il n'y a que des surprises...

D.M. Yoan parle de cette notion d'«échec» mais pour moi elle n'existe pas... Je dirais plutôt qu'il existe différentes couleurs d'efforts. Si on est sincère dans sa démarche de recherche, alors il n'y a pas vraiment d'échec. Ce sont ces tentatives qui laissent le

plus de possibilités ouvertes. Ce sont ces espaces de recherche qui m'intéressent à la fois dans ma pratique et dans la vie.

M.B. Avez-vous besoin des publics pour produire et performer?

Y.S. On fait ce qu'on a envie de faire sans répondre aux attentes. Je sais que je suis vu essentiellement comme un performeur mais c'est pour ça que j'aime collaborer sur d'autres pratiques même si c'est déroutant. Si je souhaite faire une vidéo avec Florian Sumi, de la chanson avec Pierre Lucas ou un travail de peinture avec Flora Moscovici sous le nom «Mobilier Peint», ces collaborations vont alors me permettre de produire autrement.

D.M. Souvent les gens me disent: «Tu n'as pas besoin de nous pour performer... Tu pourrais être seule» alors que ce n'est absolument pas le cas. Sans les gens autour, il n'y a rien. Je ne désire pas faire des choses uniquement pour moi. C'est en relation avec les autres que je souhaite réaliser mes explorations. C'est l'énergie des gens autour de moi qui fait que les performances existent sinon les questions restent dans l'ombre. C'est en relation avec les autres que j'ai un éclairage, des angles de vue différents en fonction des personnes qui sont dans la salle. C'est sûr que je ne dois pas avoir des yeux sur moi en permanence... Mais l'énergie d'être ensemble dans une question est super importante pour moi.

M.B. Dana, comment perçois-tu l'espace d'exposition hors des temps de performance?

D.M. Je pense que les questions, les intentions, les énergies restent dans les pièces. Tes choix continuent de résonner dans l'espace et les visiteurs interagissent avec eux de différentes manières quand il-elle-s entrent dans le centre d'art.

M.B. Que souhaitez-vous raconter dans l'exposition «Slash Universe»?

Y.S. Notre travail est souvent autobiographique, parfois de manière anecdotique. Pour l'exposition, ton invitation en duo met en avant l'association entre Dana et moi, nos points de rencontre... Au CAC Brétigny, les espaces à la fois cachés et découverts invitent à se déplacer. Chaque élément de l'exposition est semi-déployé, on ne sait pas ce qui est rangé ou dérangé, actif ou inactif...

D.M. En fait, je ne suis pas intéressée par le fait de raconter une histoire précise et par le *storytelling* en général. Je ne présente pas une suite linéaire d'idées. Dans mon travail, ce que je propose c'est avant tout un sujet, ce qui n'est pas l'équivalent d'une histoire. Mais il y a forcément des projections et des interprétations. Si tu mets une table dehors, et que tu poses dessus une laitue, une tomate, un oignon et de l'huile d'olive, une personne te dira: «oh c'est une salade», une autre: «ce sont des courses» et encore une autre: «je déteste la laitue»... Tout est possible. Cela ne me dérange pas si les gens inventent des histoires ou ajoutent des éléments ensemble. Ce n'est pas ce que je fais avec mes performances mais on peut considérer qu'il existe différentes définitions de ce qu'est une histoire...

Y.S. Dans l'exposition, les indices présents vont permettre à chacun-e de s'inventer une performance différente. Chaque spectateur·trice a un rôle important car ce ne sera jamais la même histoire...

Rendez-vous

Dimanche 13 octobre, à partir de 12h
Vernissages

Vernissages des expositions «Slash Universe» au CAC Brétigny et «Don't be a stranger!» au Théâtre Brétigny, et performance de Dana Michel et Yoan Sorin à 14h. Brunch ouvert à toutes et à tous à partir de 12h30.

Samedi 9 novembre, 16h
Performance de Yoan Sorin

Yoan Sorin réactive l'installation, l'espace du centre d'art est repensé en terrain d'expérimentation, modulable et évolutif. TaxiTram en partenariat avec le MAC VAL, renseignements: 01 53 34 64 43 | taxitram@tram-idf.fr

Dimanche 15 décembre, 16h
Finissage et performance de Dana Michel et Yoan Sorin
En partenariat avec le lycée Jean-Pierre Timbaud de Brétigny-sur-Orge

À l'occasion du dernier jour de l'exposition, Dana Michel et Yoan Sorin proposent une nouvelle performance en duo.

Chaque mercredi, 14h30 et sur rendez-vous
Atelier de pratique artistique conçu par Yoan Sorin
«Sculptopote», à partir de 3 ans

Lors de cet atelier, les enfants sont amenés à penser leur corps comme une forme et un matériau à sculpter, à placer et à mettre en scène dans l'espace. Après une visite de l'exposition et un court échauffement en musique, les enfants jouent au jeu du sculpteur et des statues par petits groupes: un jeu de cartes à activer produit par l'artiste leur permet de se mettre en scène les uns les autres et de prendre la pose dans l'espace pour ensuite se dessiner ou se photographier.

Chaque mercredi, 16h30 et sur rendez-vous
Atelier de pratique artistique conçu par Yoan Sorin
«Plitabouille», à partir de 3 ans

Après avoir réalisé une visite de l'exposition et afin d'explorer les thématiques de représentation et transformation de soi présentes dans celle-ci, les enfants réalisent un masque à partir de matériaux divers qui viennent faire écho à ceux observés lors de la visite. Tout en sollicitant leur esprit créatif, ils s'initient à la technique du collage et du pliage pour fabriquer un masque pop-up, capable de se métamorphoser.

Jeudi 24 octobre et mardi 29 octobre, 15h-16h30,
mercredi 13 novembre à 16h30 et sur rendez-vous
Atelier de pratique artistique conçu par Yoan Sorin
«Tatêterre», à partir de 8 ans

Après avoir découvert l'exposition et les sculptures qui la peuplent, les enfants sont invités à participer à un atelier de modelage. À l'aide de miroirs, les participants réalisent un portrait d'eux-mêmes sous la forme d'une sculpture de terre. Une fois modelé, l'autoportrait pourra être rapporté pour sécher à la maison.

Les samedis 26 octobre, 16 novembre, 30 novembre
et 14 décembre, 15h-16h30 et sur rendez-vous
Atelier de pratique artistique en famille conçu par Yoan Sorin
«Familymaton», à partir de 3 ans

Parents et enfants sont amenés à penser leur corps comme une forme et un matériau à sculpter et à mettre en scène dans l'espace. Après une visite de l'exposition et un court échauffement en musique, ils jouent ensemble au jeu du sculpteur et des statues: un jeu de cartes à activer produit par l'artiste leur permet de se mettre en scène les uns les autres dans l'espace d'exposition. Parents et enfants viennent ensuite poser face à l'objectif pour un portrait de famille s'inspirant des différentes poses qu'ils auront explorées précédemment. La photographie est alors imprimée pour finalement être décorée et coloriée par toute la famille.

Don't be a stranger!, Antoine Medes et Louise Aleksiejew
Au Théâtre Brétigny, 20.09—15.12.19

Antoine Medes et Louise Aleksiejew ont été invités à produire une exposition en trois volets, évoluant au rythme des cycles de la programmation du Théâtre Brétigny: «Si loin si proche» (septembre—décembre 2019), «La loi du plus fort» (janvier—mars 2020) et «Rien ne va plus» (avril—juin 2020).

Don't be a stranger!
Cycle 1

La voix est émue, gonflée d'une assurance factice: «Don't be a stranger!» Et l'autre promet, du même ton, faire de son mieux pour rester en contact, afin que ne se flétrisse pas leur amitié. Baignée d'un romantisme suranné, cette expression populaire anglophone exigeant la promesse d'une rencontre future inquiète pourtant. À quelle durabilité peut prétendre une relation qui nécessite d'être ranimée par un tel avertissement?

Un avertissement qui déborde la sphère intime et rappelle, en filigrane, la précarité de celles et ceux que les événements de la vie déracinent de leur environnement domestique. Quel développement personnel, voire quelle survie espérer lorsque l'on est isolé-e de tout contrat social, en marge du soutien matériel, psychologique et affectif qu'il procure aux membres de sa communauté?

Au-delà de nos réseaux domestiques, chacun-e est finalement l'étranger-ère de l'autre. À cette fatalité, deux solutions. La première consiste à infiltrer l'intégralité des relations humaines pour être connu-e-s de tou-te-s, cette ubiquité garantissant à jamais la sécurité du corps et de l'âme. La seconde, plus vraisemblable, tient dans le mot «solidarité».

Antoine Medes et Louise Aleksiejew

Artistes plasticiens, Antoine Medes (né en 1994 à Mont-Saint-Aignan) et Louise Aleksiejew (née en 1994 à Caen) développent depuis 2014 un travail collaboratif en parallèle de leurs productions artistiques individuelles. Inscrit dans une réflexion sur l'histoire des représentations picturales et narratives, où se confondent sans hiérarchie histoire de l'art, bande dessinée et animation, ce travail en duo est guidé par le dessin à quatre mains. Cette pratique gloutonne, qui absorbe, digère et transforme des références partagées comme des emprunts internes, leur permet d'interroger le statut d'auteur-trice et de renouveler ses conditions d'existence, à l'ère de la reproduction numérique des images et de leur libre circulation sur le Net. Ce travail graphique se déplace parfois en édition, en textile, en céramique ou encore en installation, dans une pensée de la scénographie proche de la mise en page. Il est visible lors d'expositions personnelles («Le lac avec des muscles», Les Capucins, Embrun, 2018), d'expositions collectives («Huit heures ne font pas un jour», Sumo, Lyon, 2018; «Camembert Papanache», Spatiu Intact, Cluj-Napoca, Roumanie, 2019; «Le paradigme de l'oasis», Villa Belleville, 2019) ou encore de salons (Biennale de Mulhouse, 2017; «Le 6b dessine son salon», Saint-Denis, 2017; «Une partie de campagne», Château d'Esquelbecq, avec la galerie OSP, 2019).

«Don't be a stranger!» est une co-production CAC Brétigny—Théâtre Brétigny.

L'ABCC du CACB, par Charles Mazé & Coline Sunier

Pour l'exposition «Slash Universe», les artistes Dana Michel et Yoan Sorin ont imaginé une série de 14 dessins illustrant des actions à venir le temps de l'exposition:

BOIRE SES LARMES 🥹🥺🥳🥰 SE CACHER SOUS UN ROCHER, SOURIRE AVEC UNE ALLURE DE COWBOY EN RETIRANT SES LUNETTES 🕶️👁️👁️ __ ÊTRE AU DESSUS DU SOL, S'HABILLER EN RAMPANT 🦗👤👤, FRAPPER DES MAINS ET DES PIEDS 🖐️🖐️🖐️🖐️🖐️🖐️, Rouler dans un trou 🕒🕒🕒, MARCHER EN ZIGZAG 🦶🦶🦶, SE CACHER À DEUX LES CHEVEUX NOUÉS 🧢🧢 AVEC DEUX GRANDS BRAS 🦵🦵🦵🦵 RAMASSER DES OBJETS, SE REGARDER PENDANT QUE DES OBJETS TOMBENT 🍷🍷🍷🍷🍷🍷, METTRE DES CLOPES DANS 🚬🚬 UN VERRE À BALLON EN 🍷 ÉQUILIBRE 🍷, 🦶🦶🦶 DONNER L'IMPRESSIION DE DANSER AVEC DES JAMBES MOLLES SUR UNE VALISE, FAIRE DU YO-YO AVEC UNE PERSONNE ENROULÉE DANS UN FIL 🧶🧶🧶🧶🧶🧶, 🧢🧢🧢🧢🧢🧢 PARTAGER UNE PERRUQUE ET DES LUNETTES.

Ces dessins, qui contiennent à la fois la représentation de l'action et sa description textuelle, ont été réalisés sur tablette tactile par Yoan Sorin de façon spontanée puis longuement redessinés par nos soins afin d'être intégrés à la typographie LARA en tant qu'émoji.

En résidence au CAC Brétigny, Charles Mazé & Coline Sunier sont en charge de l'identité graphique du centre d'art, conçue comme un espace de recherche au long cours. L'ABCC du CACB est un abécédaire composé de lettres et de signes collectés à Brétigny et dans le département de l'Essonne, ou choisis en relation avec le centre d'art, son programme et ses artistes invités. Ce corpus prend la forme d'une typographie intitulée LARA, dont certains signes sont activés, un par un, sur les supports de communication, considérés comme des espaces de publication et de diffusion de la recherche. En associant des voix multiples dans une même typographie dont le nombre de glyphes est en perpétuelle augmentation, avec des écritures tour à tour vernaculaires, institutionnelles, personnelles ou publiques, L'ABCC du CACB tente d'éditer le contexte géographique, politique et artistique dans lequel se trouve le CAC Brétigny. L'abécédaire est consultable en ligne sur www.cacbretigny.com/fr/lara.

Colophon

CAC Brétigny

Céline Poulin, directrice

Thibault Lambert, responsable de production

Elena Lespes Muñoz, responsable communication et médiation

Milène Denécheau, régisseuse-médiatrice

Céline Gâtel, assistante pour le suivi des expositions et des résidences (service civique)

Raheleh Nasiran, assistante communication et médiation (stage)

Suheyla Yasar, assistante relations publiques (stage)

Hugo Caillaud, Olivier Cyganek et Alexandre Delauw-Rivière, monteurs

Slash Universe

Dana Michel et Yoan Sorin, artistes

Marie Bechetoille, curatrice invitée

Romain Guillet, scénographe

Julia Berrubé, Reda Boussella et Nicolas Vuillerme, assistant-e-s exposition

Un gigantesque merci aux artistes Dana Michel et Yoan Sorin d'avoir accepté ce projet et de partager leur splendide travail rempli d'amitiés, d'improvisations et de rebonds. Merci à Romain Guillet pour sa magnifique scénographie sur mesure, son accompagnement précis et rassurant. «Slash Universe» existe grâce à l'invitation de Céline Poulin, merveilleuse directrice que je remercie à la fois professionnellement et amicalement pour sa confiance, son soutien et ses précieux conseils. Merci infiniment à toute l'équipe du CAC Brétigny pour leur fabuleux travail, le soin apporté à chaque détail et leur bonne humeur, à Coline Sunier & Charles Mazé pour leur super abécédaire, à Cathy Crochemar et Camille Martin pour leur aide. Un merci spécial et renouvelé à Delphine Bechetoille, Natalie Bechetoille, Louise Hervé et Annabel Rioux pour leurs relectures avisées. Enfin merci à Solenn Morel et l'équipe des Ateliers des Arques ainsi qu'à Eitan Efrat, Sirah Foighel Brutmann, Rita et Nilus, pour leur généreux accueil.
— Marie Bechetoille

Yoan Sorin remercie Julia Berrubé, Reda Boussella, Élouan et Maë, Iris Martin, Fabienne Sorin, Arnault Denebourg et les élèves du lycée Jean-Pierre Timbaud de Brétigny-sur-Orge, ainsi que toutes les personnes qui ont rendu possible ce projet.

Romain Guillet remercie Marie Bechetoille, Nicolas Vuillerme, Milène Denécheau, Hugo Caillaud, Olivier Cyganek, Laurent Isnard et Laurent Boinay.

Informations pratiques

Entrée libre du mardi au samedi de 14h à 18h. Ouverture exceptionnelle les soirs et dimanches de représentation au Théâtre Brétigny. Fermé le 1^{er} novembre.

Le CAC Brétigny, Centre d'art contemporain d'intérêt national, est un équipement de Cœur d'Essonne Agglomération et bénéficie du soutien du Ministère de la Culture—Drac Île-de-France, de la Région Île-de-France et du Conseil départemental de l'Essonne, avec la complicité de la Ville de Brétigny-sur-Orge. Il est membre des réseaux TRAM et d.c.a. Yoan Sorin a bénéficié du soutien de la Cité internationale des arts.

CAC Brétigny

Centre d'art contemporain
d'intérêt national
Rue Henri Douard
91220 Brétigny-sur-Orge
+33 (0)1 60 85 20 76
info@cacbretigny.com
cacbretigny.com

Slash Universe

Dana Michel et Yoan Sorin

Une proposition de Marie Bechetoille

Scénographie: Romain Guillet

13.10—15.12.19